

L'IMAGERIE DE PARIS

La MÉSAVENTURE DE FRANÇOIS



R. Maurin



La Méaventure de François

Dans un village de Normandie, résidait un brave homme connu et estimé de tous sous la désignation de « père Gervais ».

Ce titre il le devait à la sympathie générale autant qu'à son âge expérimenté ; car on savait que le campagnard avait eu de grands chagrins noblement supportés, et cela le paraît d'une sorte d'auréole.

Un fils dont la femme était morte jeune, et qui venait lui-même de succomber à une terrible maladie, lui laissait à élever un petit enfant, François, qui devait être à la fois sa consolation et son souci.

François était un bon enfant que, malheureusement sa grand-mère avait trop gâté par une tendresse mal comprise, ce qui l'avait rendu un peu trop orgueilleux.

Exploiteur de son petit bien, le père Gervais avait cultivé la terre beaucoup plus que les récits de l'Histoire et les règles de la grammaire française. Sa femme n'était guère mieux douée sous ce rapport.

François qui, naturellement, fréquentait l'école, n'avait pas tardé à s'apercevoir de ce qui manquait à ses grands parents.

Au lieu d'éprouver de la reconnaissance pour ceux qui lui facilitaient le bienfait d'une instruction dont eux-mêmes avaient été privés, le jeune écolier s'aveugla jusqu'à tirer vanité de son mince petit savoir.

De là à vouloir faire le malin avec son aïeul il n'y avait qu'un pas : François le franchit, avec le désir de se faire passer pour un petit prodige.

Mais, si le père Gervais manquait de science, il ne manquait ni de bon sens, ni d'intelligence ; et il ne tarda pas à lire dans la pensée du jeune présomptueux, mieux même que celui-ci ne lisait dans son livre.

Ceci vint à la suite d'une prétention par trop grossière de François.

Il expliquait, avec un ton doctoral, que tout était changé dans ce qu'on avait appris anciennement.





J'en donne une à ta grand'mère,



— Il y a tout de même une chose qui ne varie pas, dit le grand-père c'est le calcul, les 4 règles, ça c'est toujours pareil.

— Vous croyez ? fit François avec aplomb, eh bien c'est changé aussi.

— Ah ! par exemple ! est-ce qu'on ne dit plus : un et un font deux.

— Non grand-père, maintenant un et un font trois.

— Tu es sûr ? Alors je suis joliment content, car j'avais là deux magnifiques pommes et je me demandais comment les partager entre nous trois. Avec ta nouvelle manière ça ira tout seul. J'en donne une à ta grand-mère, je prends l'autre et tu manges la troisième.

Le petit bonhomme baissa la tête ne trouvant rien à répondre. Il s'était pris dans ses propres filets ; et il s'apprêtait à dévorer en silence sa leçon au lieu de la susdite pomme, quand la faible aïeule lui donna la moitié de la sienne.

— Vous voyez, grand-père que ça fait trois morceaux reprit alors François, qui voulait toujours avoir le dernier mot.

— Oui, oui, je vois que tu ne manques pas d'astuce, mon gars.

Au ton dont ces paroles avaient été dites, François sentait que le vieux père était mécontent ; et il se demandait ce qu'il pourrait faire pour rentrer dans ses bonnes grâces et regagner sa confiance.

Or, quelques jours après, le « père Gervais », en allant donner la nourriture à ses bêtes, à la place d'un domestique malade, reçut un coup de pied de cheval qui lui fit une plaie à la jambe. Sous les compresses de sa femme l'enflure était tombée, mais la blessure ne se fermait que lentement, ce qui mettait la patience du pauvre homme à l'épreuve.

À ce moment, François entendit parler d'un marchand d'orviétan qui faisait courir tout le pays. Il alla le voir un jour au sortir de l'école, et fut ébloui, autant par le costume mirobolant du personnage que par les belles phrases qu'il débitait, et d'où il ressortait : « qu'il était le prince Millardon, descendant du roi Clodion, dont il possédait la chevelure, grâce à un liniment qui faisait pousser les cheveux et la barbe et qui, de plus, était un remède contre les piqûres, morsures, coupures, brûlures, écorchures, égratignures, foulures, gerçures, engelures, meurtrissures et blessures de toutes sortes, pouvant entamer la peau... »

Il en avait le seul dépôt.





un marchand d'orviétan qui faisait courir tout le pays.



— Voilà bien mon affaire, se dit le jeune garçon.

Le boniment se terminait par-ces mots :

— Je viens de Chuquisaca dans la Plata où je possède les plus belles mines d'or. J'ai tout quitté par amour de la science et de l'humanité. »

Tout à fait conquis, François rentra chez lui et dit :

— Grand-père, si vous voulez me donner cinquante centimes, je vous rapporterai un remède infallible pour guérir votre blessure.

— Vraiment où tireras-tu cela ?

— D'un grand savant, prince de la science.

— Qui débite sans doute sa marchandise en plein vent ?

— Je me doutais bien que vous ne me croiriez pas, car vous ne pouvez pas savoir de quelle haute tige il descend.

— Viendrait-il du tronc d'un arbre géant, dit le grand-père en riant que ça ne me ferait pas plus d'effet.

— C'est bien mieux que tout cela fit François. Il descend d'une tête couronnée.

— Et il vend des remèdes à dix sous.

— Par amour de l'humanité. Si vous voyiez ce costume, si vous entendiez ce langage !

— Je devine, c'est quelque charlatan.

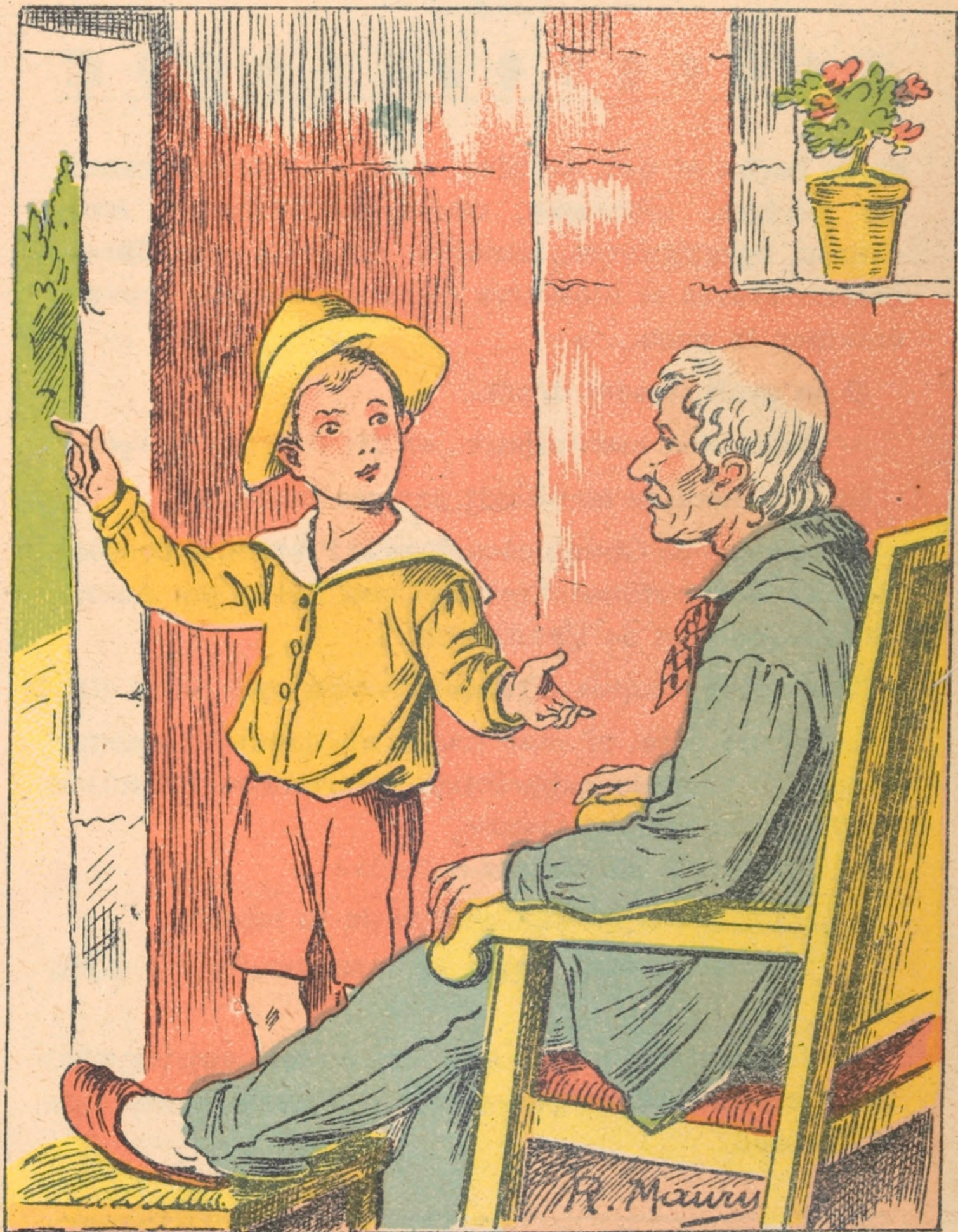
— Un charlatan ! releva François avec le ton d'un certain mépris. Un charlatan ne pourrait être aussi instruit. Si vous aviez fait vos études, Grand-père, vous sauriez la différence et vous auriez confiance dans les savants.

— C'est possible, répliqua le campagnard d'un air narquois. Eh bien, écoute, mon gars puisque cet homme sait tout, d'après ce que tu dis, moi je donnerais volontiers dix sous non pour avoir un remède à ma blessure, qui est presque guérie, mais pour connaître le moyen de n'en plus attraper d'autre.

— Je suis sûr qu'il me le donnera, dit François avec une admirable conviction.

Ce même jour, au sortir de l'école il allait prendre la recette qu'il s'était fait préparer par le prince Millardon, et il invitait ses camarades à assister à la confusion de son incrédule aïeul.





. je vous rapporterai un remède infaillible



R. Maury

il allait prendre la recette qu'il s'était fait préparer



C'est donc devant tous qu'il présenta au père Gervais d'un air triomphant, un petit paquet que le vieillard l'invita à ouvrir.

Vivement François enleva une première enveloppe. Elle en renfermait une autre sur laquelle était écrit :

« Moyen infallible pour éviter les coups de chevaux. »

— Nous y arrivons, dit François, dont la figure rayonnait sous les regards attentifs de ses auditeurs.

Le papier savamment replié ne montrait pas tout à de suite l'endroit où on devait l'ouvrir.

Tout à coup le grand-père partit d'un franc éclat de rire. Grâce à la hauteur de sa taille il venait d'apercevoir dans l'entrebâillement du papier, devinez quoi ?

Personne n'eut pu le dire, et le vieux paysan lui-même riait si fort qu'il était incapable de parler.

— Qu'avez-vous, grand-père, demanda François d'un ton vexé.

— Ah ! ah ! ah ! Ce que j'ai, la farce est bonne !

— Là farce ?

— Sans doute, tu n'as en mains qu'un bout de ficelle.

— Mais il y a quelque chose d'écrit par le savant.

— Lis, lis, nous t'écoutons.

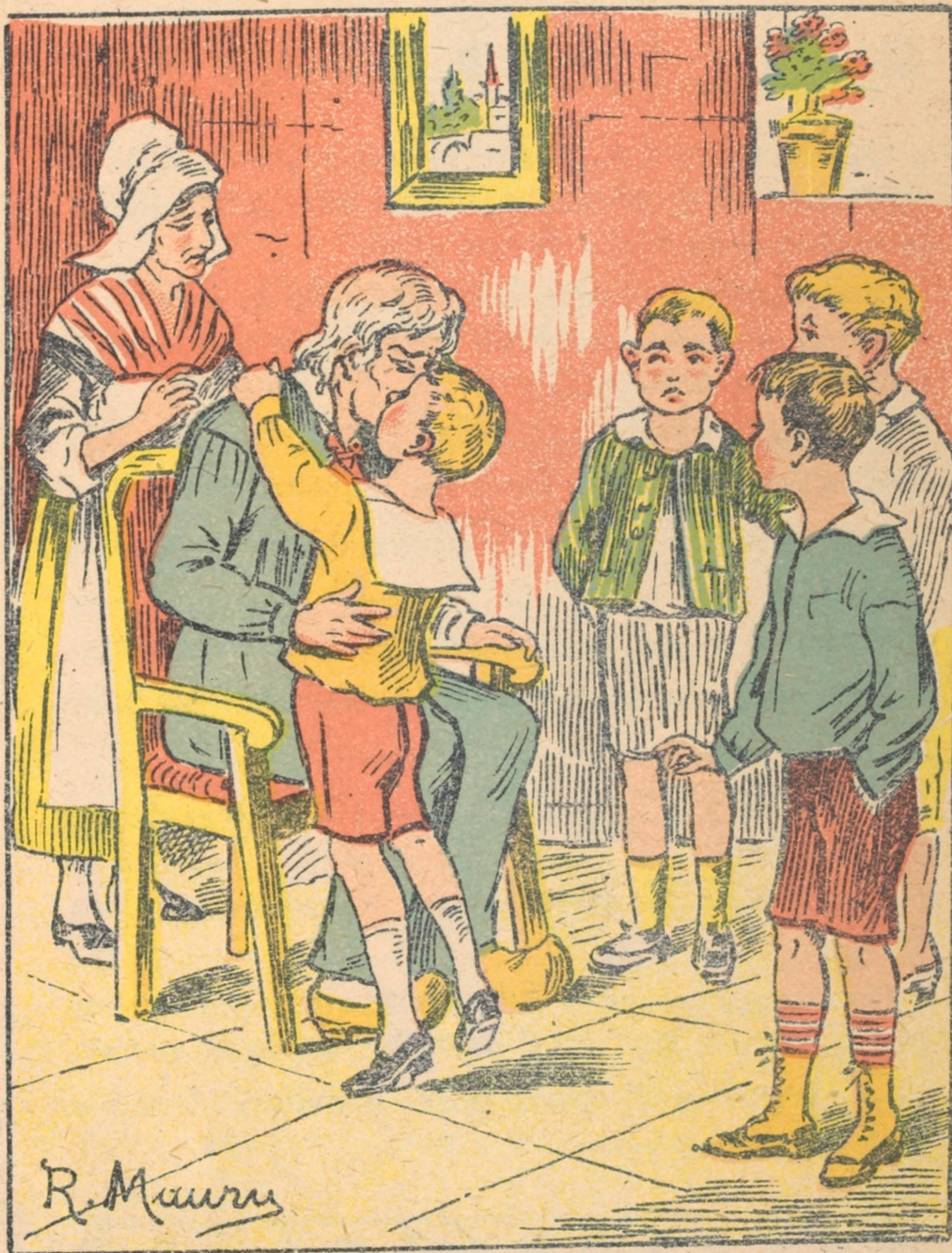
— Le moyen le meilleur, commença François, de ne recevoir de coups de pied d'aucun animal c'est de se tenir toujours de lui à la distance de cette ficelle.

Qu'on juge de l'hilarité générale et sous quelles moqueries s'effondra le jeune présomptueux.

— Allons, allons, dit le grand-père, je vois bien qu'on n'apprend pas tout dans les livres, et qu'on a tort de trop s'en faire accroire et de s'imaginer, parce qu'on sait dire : b. a. ba, qu'on peut en remontrer à tout le monde et manquer de respect à ceux qui vous font instruire.

— Oh ! grand-père s'écria François en pleurant, pardonnez-moi, la leçon me servira. Et il tint parole.





Oh ! grand-père s'écria François en pleurant,



Marque Déposée